

APPARAÎTRE ET RÉVOLUTION

grégory dominé

Si la vie est invisible, c'est parce que le présent qu'elle constitue n'est jamais *au* présent : le paradoxe de la formulation n'est qu'apparent, tenant à l'inhospitalité d'un langage assigné à la défaite ostensive de la parution, ce précisément par là que le présent qu'est la vie n'étant jamais *au* présent se donne bien au contraire sans distance au vivant le recevant. Y adhérant sans qu'il soit possible de l'en défaire, ce présent de la vie se donnant absolument au vivant le devance donc néanmoins : ainsi pourrait se décrire la frappe asymétrique et comme le *déphasage* propre à l'économie d'une donation qu'est le présent comme présent de la vie déprésenté à la présentation. Si la vie est invisible laquelle ne pouvant donc jamais être que la vie du vivant et n'être autre qu'à lui qu'elle épouse parfaitement tout en étant plus que lui qui la reçoit et l'éprouve par l'antériorité de sa donation sans pouvoir en contraindre la venue, toute objectivation synchronique et coïncidente du voir doit en concéder justement l'écart, cet écart faisant par conséquent écran à l'irrémissibilité de cette donation qu'est la vie le précédant. Si dès lors la vie est invisible qui se donne en l'antériorité infrangible d'un présent ne pouvant manquer (à) sa donation, c'est encore que son immanence est déjà rupture : manquer (à) la rupture qu'est la donation revient à franchir le seuil de la parution équivalant à la mise en représentation. Et si la rupture du vivant donné à la vie comme *Je* antérieurement à la

marche relevant le négatif est celle d'une solitude, c'est d'une solitude insaisissable à la représentation, cette négativité, qu'il s'agit, laquelle n'étant donc pas du monde peut à la fois être dite athée, qu'abandonne bel et bien en effet à la liberté comme étant sienne la donation qu'est le présent, tout en se disant transcendante et qu'est la vie accomplie d'un pronom dont le cachet consubstantiellement empreint du secret de sa phénoménalité défie toute nomination. Ainsi l'objectivation du présent à la visibilité d'une présence équivalant à la représentation n'est pas la vie : la vie ne peut procéder à aucun écart sans cesser d'être la vie ; l'écart qu'est celui de la représentabilité en marque bien plutôt la cessation. Et si le vivant peut justement vivre en l'oubli d'une telle condition, c'est parce que la vie ne l'oublie jamais qui ne peut cesser de se donner à lui ; étant donné à cette donation sans qu'y intercede aucun stade d'occurrence spéculative à savoir dialectique et articulé à ce langage d'intermission qu'est donc le langage apophantique, c'est essentiellement en l'oubliant qu'un vivant naît à la vie sans qu'il puisse y contrevenir : la donation comme naissance au présent de la vie est la subjectivation passive du vivant. De présent n'est-il qu'en tant qu'il se donne au vivant y étant passivement séisé soit donc donné comme *Je* et rendu au détachement libre étant le sien. La vie est invisible laquelle *immédiatement* se donne, dont l'immédiation est l'antécédence passive de son présent n'étant jamais *au* présent, tissant l'inamissibilité de ce don d'immémorial : si la mémoire de la vie peut se dire comme étant toutefois celle d'une conscience, c'est d'une conscience préreflexive

comme vigile passive d'avant la distinction qu'opère la conscience dite réfléchie à ce titre. Antériorité d'une conscience *epochale* encore, celle du présent qu'est la vie précédant le vivant y étant pourtant donné sans l'appui d'aucun moyen. Antériorité anostalgique du présent comme *Je* et qu'en ce sens va dire *anarchie*. Anarchie comme présent : rébellion précédant la parution, répétition comme révolution en désorigine de toute origination et assignation possiblement originaire ; l'antériorité de la vie sur le vivant explique par le déphasage asymétrique de son immédiation et l'économie de son épreuve immémoriale et inamissible à la fois et son invisibilité la déroband à la saisie extatique. Le présent alors *anextatique* de la vie dénote la condition du vivant la recevant indéfectiblement, celle de la passivité : à cet égard, sujet dit bien otage. La représentation accapare le présupposé selon lequel un monde existe préalablement comme tel et constituant *le* monde. Au présupposé d'un monde étant *le* monde obvie en son apérité se rapporte en adéquation un langage y référant, dont la structuration apophantique et soit de fait exclusivement constatatoire tend à en recouvrir toute autre acception, toute autre modalité en particulier créatrice à la lettre qu'à ce langage syllabiquement ordonnancé et dont la signifiante en différencement du signifié le désigne d'évidence à en prélever le contour en pointillé sur le rai du visible. Et pratiquant donc simultanément la substitution du signifié par différencement de ce référé, c'est la téléologie et théodicée comme théologie rectiligne fuyant d'un linge qu'en la circonstance la grammaire propre à la classe apophantique entérine, transfert du réel à

la métaphore et dont tout effort de sortie équivaldrait à en rechercher dès lors la dissipation. Or la création graphique et plastique à la lettre, silencieuse, déthématise le mouvement lequel consumatoire, fondant, délié, texte à toile, échappe à la taxinomie générique conventionnelle. La création à la lettre touche à *l'intériorité du mouvement* au perpétuel renouvellement. La dessaisie comme *déception* du mode apophantique de la parution désintentionnalise à savoir déspatialise le mouvement, atteignant par cette déspatialisation de l'intentionnalité le temps réel et qu'est le présent de la vie n'étant jamais actualisable *au* présent. La structure apophantique, c'est-à-dire déclarative du langage est celle de la Différence, dont l'écart discursif qu'elle entretient avec l'apparaître est cependant diaphane : la diaphanéité de la Différence correspond au jour levé. Mais nul apparaître n'est visible pas plus qu'il ne procède de la lumière ouverte du jour valant pour celle dudit monde : l'invisibilité de l'apparaître n'est en rien le revers opaque et sourd d'un premier site ostensible par le langage apophantiquement organisé. Au prisme de la déclaration, dire signifie montrer. Indication de ce qui se montre et à la fois s'esquive à la monstration : la surface du langage ostensif dévoile qu'il en existe en eau profonde la contrepreuve qu'il ne peut exprimer. La surface dévoile par suggestion la profondeur en la laissant enfouie, dont l'invisibilité est l'inostensibilité autrement dit l'indicibilité. Mais la phénoménalité qu'est le présent déprésenté à la présentation du fait qu'il n'est jamais *au* présent se proposant à la divisibilité devance donc le partage disjonctif d'un langage destiné au calibrage d'une parution

valant d'ores et déjà comparution ontologique, articulation conjugale et participiale du voir. Indicible au miroir d'un langage qu'un horizon visible égal au jour paru détermine, cette apophantique, ce qu'il faut dire de l'apparaître tient en cela qu'il reste sans réplique soit étranger au rapport d'opposition dialectique dont l'apophatisme même procéda, convertissant en *adoration*, par la méthode négative donc, et toutefois par hyperbole réciproquement, *l'impénétrabilité absconse* de ce revers d'opacité au côté apophantique soit positif assimilant la connaissance à la perception, et dont en le voilant ce revers justement corrobore la totalisation théologique en cosmologie, autant qu'il reste étranger à l'éblouissement paratactique de la voix oraculaire : ainsi qu'il devance la distinction du *Je* comme penser d'avec l'étendue, c'est dénué et sauf de la dissociation qu'un textile d'apparaître ondoie, ce présent comme présent du *Je* dont l'invisibilité étant l'indicibilité tient à *l'indivisibilité* de son assuétude même, pronom d'empreinte mémorielle, feuilletage palimpseste d'immédiate antécédence. Tel sera le geste de la réduction précisément, elucidatoire en ce sens qu'il révélera par désédimentation ce reliquat, unique apparaître comme *Je* du penser et dont la susception édenique qu'est sa veille epochale devance sa distinction de la matière étendue. La réduction ressortit à cet apparaître en otage du *Je* comme penser la précédant : l'anarchie de la phénoménalité, celle du *Je* en sa répétition en entraîne la nécessité destituant le monde. La découverte du penser comme *Je* désigne celle d'un reste au doute suspensif de la réduction : le penser comme *Je* vaut pour la conscience préreflexive,

épochale. De monde comme tel référé au miroir d'un langage dévolu à sa parution n'est-il, n'étant en fait d'apparaître qu'un présent dont la répétition au textile anarchique, asynchrone, évolue sans rien concevoir d'une bordure à ladite représentation : d'apparaître n'est-il qu'un individu comme *Je* en désidentification d'un présent déconcertant tout prédicat ontologique assignable, dont l'extranéité constitue l'irréductibilité. Et c'est autrement dit par la passivité de sa phénoménalisation comme subjectivation qu'avec la pleine échelle de subordination y souscrivant le *Je* demeure forclus de l'Être autant qu'il en renverse la précellence : la subjectivation du *Je* en désigne la corporéité comme faculté passive de sentir anarchique à tout sentir, sentir étant en la situation synonyme de penser, cet état comme éden antérieur à sa scission d'avec l'étendue, mémoire matérielle ; *latent* en un mot, ce présent sans étendue du *Je* sera autant faculté passive d'un voir comme voir d'irrécusable épreuve, anarchique donc au voir objectivé tenant toujours subséquent du jugement. Impression précédant et fondant le voir, alors empirique, de la perception objective, argile adamique dont la passivité contresigne l'irréductibilité, ce voir épochal comme penser soit sentir dira encore *toucher*. La mémoire, matérielle, sera donc indivisible, et comme telle palimpseste. Et c'est semblablement qu'en ce plan la subjectivation du penser dont la phénoménalité n'est qu'immédiate échappe à la saisie médiate consacrant l'énoncé apophantique, discursif. La répétition du présent comme *Je* du penser peut dès lors être autant dite amondaine, acosmique. Le présent qu'est le présent déprésenté de la vie demeure

donc soustrait à la convenance et consonance d'une présence objectale visible et préhensible à la totalité assimilable comme monde, à savoir la représentation ; de présent comme vie n'est-il qu'en ce rang d'otage subjectivé comme pronom *Je* dépris à toute catégorie objectivante de la présence. Le pronom n'est pas de substitution, dont le sceau devance au contraire le nom ; le pronom consomme la susception anarchique à la dénomination et qu'en conclusion son ostensivité remplace plutôt à rebours. Immédiation du présent qu'est la vie fait au vivant comme *Je* : le présent de la vie se donne au vivant sans qu'aucune médiation en participe. De monde comme tel n'est-il en adéquation d'un langage y référant : toute concession faite à la participation de ce langage dont la représentation dresse un dérivé résulte par conséquent du malentendu grammatical, tenant à l'apophticité de ce langage à la combinatoire syllabique et syncopale. Et c'est en ce sens qu'il faut appeler *aparticipe* le pronom *Je* anarchique et asynchrone, comme limite amondaine de la représentation qu'est l'apérîté extatique du monde entendu comme tel. Immédiation d'une susception d'avant la médiation à la conscience réfléchie. Immanence directe de l'immémoré cependant toujours altéré déjà du fait qu'il n'est rien de la susception de ce *Je* qu'il est qu'il se soit donné lui-même qu'il reçoit, finitude en dignité d'infini : rupture, retrait et absitement en réserve de l'infini en la finitude du vivant le recevant passivement, remémoration étant oubliance par l'antécédence de son immédiat comme pronom, ce cachet encodé d'une latence *oblitérante* signifiant et manque et marque, omission par détrempe. La

conscience énochale devance la conscience objectale, réfléchie, étant cette latence à la veille préreflexive soit la façon énéique, adamique, du penser oblitéré comme *Je* dont la susception précède l'établissement de son discernement d'avec la chose étendue : si le rang donc énéique, adamique du penser comme *Je* vivant donné à la vie demeure sans langage, toute démarcation qu'il ordonne en concède alors la sortie ; le langage articulé seul établit la division entre veille et rêve qu'un réel anarchique à toute division précède. Le présent comme présent du *Je* veut dire en cela le paradis. De ce que sa veille soit énochale, tissant par oblitération l'indéfectibilité de l'empreinte indivisible qu'il reçoit, telle sa remémoration en démemoration reviendra-t-il au mieux depuis ce versant hégémonique de l'apophantique de recouvrir le *Je* du penser tout en le découvrant, lequel de ce fait sera perdu, égaré sitôt qu'il sera recouvert, retrouvé. La découverte d'un apparaître en exemption de ce voir objectivé, extatique, alignant la perception à la connaissance, doit donc abandonner le paradigme propre à l'énoncé apophantique comme discours et qu'est l'explication : c'est à la description prise à son tissu asynoptique qu'en sera remise la phénoménalité contredisant toujours la réciprocité de sa manifestation, étant assuétude comme *assiduité*, faculté passive de sentir comme pouvoir d'avant la sensation perçue, passage continu et passé qu'aucune présence n'aura d'abord occupé, trace comme rupture de l'infini. Et c'est parce qu'il en éprouve en soi la venue sans quittance que la vie du vivant n'est qu'invisible, dont l'adhésion exclut toute sortie comme saisie formelle à la visualisation :

élan spécifique à la création, dont le bris d'un désituement passif soit aparticipe, anarchique donc et asynchrone, échappe à la concrétion, à toute fixation ontologique de la forme, toute détermination autrement dit hylémorphique. Si dès lors qu'il se renouvelle le présent veut dire création, cette création de fait *continue* sera destruction exactement. En outre le présent n'est donc pas *l'instant* discerné et prélevé sur la ligne sécable d'un temps visualisé entre futur et passé qu'il borne, frontalier, tel d'extrême concision en considération de l'aporie qu'il occasionne un point atomique le liant à l'espace : s'il est bien une temporalité au présent, cette temporalité n'est rien d'extatique. Le langage acclimaté à la participation apophantique relève déjà de la représentation, dont le tour ostensif bannit le temps réel en cela qu'il le spatialise, c'est-à-dire segmente, comme l'abrite significativement le mot en son étymologie : toucher la réalité du temps requiert ainsi d'en rayer la compréhension dominante, communément consentie, étant celle de la posture naturelle tournant d'évidence le regard vers le monde et le supposant disponible comme tel. Or c'est bien parce qu'il n'est rien de la quantité sécable, divisible, que le temps réel n'est pas non plus horizontal soit extatique. Le tissage anextatique du présent récuse toute conjonction à l'espace analogue à la représentation comme monde reflété et assemblé dès lors à l'énoncé discursif, déclaratif soit donc apophantique. Le réel n'est pas extatique, étant étude, abimement désintéressé en la méditation. Et disant que le temps réel qu'est le présent demeure sans étendue, c'est dire qu'il demeure sans advenue. Si le réel qu'est le présent peut être

dit temporel, sa temporalité forme la *trame* de la vie dont l'invisibilité n'est donc à le redire pas le verso d'un schéma visible préconçu, étant l'absolu sans réplique, et c'est d'un arrachement au réel de ce tissage anextatique par le pli de la conscience qu'entre en jeu l'espace dont la représentation tolère le paradoxe d'une différence diaphane. En cela dire que le temps réel n'est pas le temps extatique revient à dire que la vie est invisible en empruntant un autre chemin de réduction. Si la vie est invisible, c'est parce que son présent n'est jamais *au* présent. Le présent de la vie n'est jamais *au* présent parce qu'il lui est impossible de franchir le seuil d'une représentation que la saisie d'un *au* présent figurerait, asséché à la pointe atomique de l'instant — autrement dit le présent qu'est la vie n'est jamais indexé *au* présent qui ne peut cesser de s'éprouver *comme* présent, cette impossibilité à concéder aucune cessation singularisant justement le soi de l'épreuve qu'il constitue et délivre : c'est à cet égard qu'il faut également voir le *Je* en otage qu'un royaume enveloppe n'étant autre que la passivité préréflexive déjà dite de la conscience, epochale et comme *l'intériorité du penser* ; c'est à figurer conventionnellement par le point un jalon extatique minimal qu'en somme le gabarit repérable de l'instant normé, étalonné, détourne de la phénoménalisation comme subjectivation, sort du réel qu'est la vie n'étant jamais la vie qu'en tant qu'elle est toujours celle d'un vivant et qu'est donc le *Je* étant déjà toujours le corps subjectivé, c'est-à-dire *Mon Corps* en tant qu'il constitue *Mon Présent Vivant*. De l'invisibilité du seul réel qu'est le présent de la vie équivalant à son indivisibilité

même, n'étant jamais *au* présent et dont la naissance se renouvelle en se donnant au vivant et selon la seule modalité offerte à la donation, étant celle qu'exclut la possibilité d'opérer aucun écart d'avec le donné la recevant sans distance, découle *l'impossibilité effective d'une mise en représentation* et partant de toute représentation concevable : le réel étant indivisible délaisse ce qu'un idéal de fixité hylémorphique et la répartition dialectique, coupure et couture, corrélait d'espace au temps. La suppression de la représentation en détotalise le savoir assuré et clos se trouvant de la sorte réinventé soit recréé comme questionnement valant réfection, *l'indivisibilité du présent de la vie s'éprouvant en moi impliquant dès lors celle de tout acte de fait continué et puisant en elle* dont la phénoménalité, correspondant à celle d'une répétition *en avant*, tisse l'univers en durée intime. La conscience déforme le réel et qu'est l'indivisible tissu du présent, tout intérieur, ce en cherchant justement à le diviser jusqu'à en projeter ladite présence en hantise et la doublant d'absence devenir orbe du fantôme, spectre, revenant. La propagation du réel qu'est le présent en représentation figurative n'est autre que celle, fantasmagorique, relevant de la structuration participiale de la grammaire, escomptant la concordance entre ce réel alors conjecturé qu'est le présent comme *Je* passivement donné en désorigine et ledit monde émanant en effet de la grammaire de la participation venue avec le jour levé en différence. Mais pas plus donc qu'il n'est comme tel de monde n'est-il de téléologie soit réciproquement de théodicée, soit en ce sens encore de monde en rétrogradation. La vie est plénitude, et dans

la plénitude de cet acquiescement à et de la vie se donnant au vivant qu'il reçoit sans condition n'est-il de place au néant. La représentation déforme la phénoménalité du présent qu'elle présuppose, dont le réel se meut sans langage ; aussi le langage de la représentation en sera bien le miroir en reflétant par le fait l'infrangibilité à la surface. Mais donc la projection spatiale autrement dit extatique du temps s'y trouvant dès lors corrélé offusque l'antériorité du présent qu'est le présent de la vie se donnant au vivant invisiblement : et c'est en tant qu'il est indivisible que le présent qu'est la vie est invisible, n'étant jamais actualisable, pointable *au* présent. Si le temps réel qu'est le présent comme *durée* est invisible, c'est d'être indivisible ; sans qu'il soit ligne, cercle, reflet énigmatique, retour, époque, c'est donc comme *création* qu'il faut bien lire le temps de ce présent, étant et virginal et archisaturé, nouveauté et superposition, surimpression d'une complication. Or cette description n'est autre que celle du temps messianique *comme étude* requérant le renouvellement du sens, dont la création comme destruction épouse le passage anextatique du temps rétif à la concrétion qu'induit toute saisie formelle. Aucune sélection n'est possible du présent. En la temporalité du présent n'est-il d'alinéa. Si le toucher du présent n'est pas visible donc, c'est pour autant d'une mémoire matérielle qu'il se fait, dont la susception précède la distinction entre l'âme et le corps, faculté passive de sentir d'avant la sensation, latence comme veille, oblitération. La conscience epochale est celle, édénique, de la durée comme présent lequel ne peut donc être divisé qu'artificiellement qui ne verse jamais

à l'extérieur. De présent n'est-il qu'en consubstantialité à la passivité indivisible de sa subjectivation, celle d'un *Je* séisé immédiatement par ce présent : l'immédiation du présent au *Je* est subjectivité d'un sujet révélé passivement ; la vie qu'est le présent comme *durée* d'un *Je* séisé passivement autrement dit en tant qu'un vivant à la vie est invisible qui indivisément s'éprouve. Mais de cela donc qu'il entre en méditation, c'est au plus loin du solipsisme, dont la présomption en outre anticipe la réciprocité chosique de la représentation comme principe d'identité à l'Être, à la fraction de l'infinitude de laquelle répond le *Je* à en porter déjà la dissymétrie empreinte ; le parcours de la réduction menant au *Je* comme *Je* du penser tient originalement au désir comme creusement d'un manque relié à l'infini de la donation laquelle pourtant le comble qu'il reçoit. Le désir n'est rien d'un degré provisoire au savoir se niant d'abord en vue de sa confirmation comme autovalidation, étant l'infini se renouvelant sans réaliser jamais d'union, tel par la société érotique le conflit entre feu et eau ; créer étant par ce renouvellement détruire dit le désir érotique se consumant à ce qu'il suscite : seulement le désir pour un être mortel n'est donc élection qu'en cela qu'il décontenance la subsomption le résorbant en soi ; c'est au procédé d'anéantissement systémique qu'échappe l'être séparé et qu'il détraque du fait qu'il est autre et infiniment le demeure. Tel sera le tracé à la lettre du *Je* : qu'il soit graphie blanche sinon prose dont la page sera plan et autant plage, affiche, planche d'un antépurgatoire sans événement, désertique, c'est la propension de la langue à l'originnaire et tenue pour recueil, récolte,

collecte qu'il dépose étant de sable, ce de même qu'en la fissurant la traduction délivre soit rédime, restaure cette langue ; le trait littéral du *Je* fait encore ressouvenir qu'il reste en défaut homographique de soi eu égard à l'infini qui l'imprègne. Cette homographie paronymique du pronom *Je* à une lettre du Nom laisse à penser et écrire l'infinitude de sa finitude même, reconnaissant l'impossibilité de se défaire à vouloir en être quitte de ce don qu'il reçoit comme celle de coïncider jamais tout à fait avec le surcroît le caractérisant ; *l'antécédence de la vie sur le vivant n'est autre que l'épreuve passive qu'il en fait*, laquelle à tout niveau d'identification anoriginaire le retient pourtant sans recours : la phénoménalisation d'un *Je* séisé immédiatement, sans délai ni phase d'interlocution, répond de cette impossibilité d'advenir au visible dont l'excès anéconomique signe le déséquilibre, cette sèité dont l'élection est sujétion, soit la royauté assuétude ; aussi est-ce par son déphasage anextatique n'attendant pas retour de qui le reçoit que le présent fuit au langage lié à la parution, reflet défectif de la donation qu'est ce présent au donné qu'il ceint sans défaite qu'il précède. Et si le présent qu'est la vie se donnant au vivant l'intronise en ce cas encore comme soi, c'est alors déjà donné en tant qu'autre et à soi et à autrui dont le secret le laissera pour jamais autre et à jamais caché. Le déphasage anarchique de la donation comme présent qu'est la vie en renseigne donc l'invisibilité, laquelle s'éprouve intérieurement à même le vivant du fait qu'il la reçoit sans pouvoir y surseoir. Et si c'est d'un désastre ostensif qu'intervient un langage rigoureusement articulé à la structure

apophantique de la parution, c'est d'hostilité envers la lettre du Livre qu'il en déploie la représentation comme monde. Lettre asyllabe, cela veut dire anarchique, au tracé déflagratoire : de phénoménalité n'est-il qu'à la lettre. La lettre est lettre du Livre. La détresse analogique à la différence du jour paru étranger à ce qu'il éclaire comme apophanticité du discours étranger à ce qu'il déclare est déjà représentation, laquelle au prestige du visible assimile le présent à la présence comme parousie. La diaphanéité de la différence de la parution se rapporte à l'évidence de sa visibilité à la présence. Si la vie donc est invisible, c'est parce que son présent n'est jamais *au* présent : le présent qu'est la vie n'est jamais *au* présent en cela que la vie se donne au vivant, laquelle l'y donnant le précède tout en l'épousant sans désunion possible. Telle serait encore la vie invisible comme différance à la lettre du présent comme présent vivant étant le mien. Je suis détenu en l'infini, fiancé captif de l'absolu. Telle est ma royauté comme assuétude, susception passive et par la différance qu'est le déphasage de sa donation comme présent, diachronique à toute historicisation, anhistorique : de présent comme présent subjectivé de la vie n'étant jamais *au* présent n'est-il qu'en exemption, extranéité de l'histoire dialectiquement conçue ; la contemporanéité à soi du présent qu'est la vie du *Je* est diachronique à ne pouvoir être *au* présent. Toute parution au cours historicisable du monde autorise le monde comme tel en assignation d'un langage n'y référant qu'en déficit de la phénoménalisation venant d'être dite, celle du présent comme subjectivation du sujet en détention soit *l'individu*

entendu encore comme personne et penser d'un *Je* dont l'extranéité est l'irréductibilité même, l'imprescriptibilité. La contemporanéité au seul réel qu'est le présent déprésenté à la présentation participant au cours historicisable du monde est celle, diachronique, de l'individu, civilisé édénique, citoyen du paradis l'étant à soi et à autrui et à qui la réponse n'est donc pareillement jamais synchronique bien qu'aucun écart n'y insinue : l'immédiation est déphasage. Le présent se désiste en et de la réserve de la donation qu'il fait : son apparaître est son absentement sans report par la signature d'une trace qu'aucune présence ancienne n'aura pour le redire d'abord habité. La diachronie du présent conféré à l'individu est immédiation : une telle assertion rompt avec la lecture extatique de l'histoire, ce retard médié en lequel il n'est aucune place pour l'individu que l'histoire d'emblée subsume cela veut dire anéantit. Or le présent anhistorique n'est au contraire tel, soustrait à l'histoire, qu'étant le présent du *Je* qu'est l'individu comme penser précisément anarchique à toute possible mention au cours anonymé du monde. De présent n'est-il qu'étant passivement séisé à ce juste sans drame qu'est alors l'individu : la vie est invisible dont le présent comme présent de l'individu en exemption de l'histoire se constituant synchroniquement comme monde n'est jamais *au* présent. Aucune possibilité de rencontre n'existe donc par conséquent entre le sujet otage royal du Livre et ledit monde n'ayant lieu qu'en défection de la phénoménalité et qu'est la subjectivation passive expressément : d'apparaître n'est-il qu'invisible, phénoménalité du présent qu'est la vie en l'individu désidentitaire à la

présence et dont l'indestructible adhésivité explique encore qu'il soit projeté en ombre et épanchement fantasmagorique envahissant le liseré marginal à la connexion comme participation à l'illusion du monde. De phénoménalité n'est-il que celle du *Je* comme penser anarchique à tout monde. La réduction épopéale du monde est donc tout autant passive, dont l'inamissibilité de la subjectivation retranscrit d'ailleurs l'individu du monde comme à la possibilité d'y advenir jamais : l'antériorité de la subjectivation du sujet antérieure à toute antériorité sur ledit monde dont le langage se borne à la preuve le qualifie comme *reste* rompant avec le monde passivement ; par là tout fait admis au flux de l'histoire en rejette le sujet passif de la subjectivation qu'est l'individu. Aussi ne peut-il être demandé à quiconque d'être le contemporain de personne que nul par conséquent n'est jamais prêt à recevoir ni en mesure de prévoir. Nul ne saurait alors être davantage le contemporain d'un acte de penser révolutionnaire, ce du fait qu'il le soit et par suite n'étant de révolution pouvant être publiquement accomplie. De contemporanéité mondaine n'est-il : le vêtement contingent de la personne suffit à en dévoyer la sainteté ; le visible fait violence au visage. S'il existe une contemporanéité, c'est amondaine sinon *atemporelle* du moment qu'au concept arrêté de temps se voit adopter sa conversion spatiale comme monde, contemporanéité de vie au silence éthique, lecture du Livre. Métempsychique pourrait donc encore être dite la contemporanéité soit la communication, canal aérien du palimpseste et qu'explique le réel qu'est l'antériorité de la vie sur le vivant dont le présent n'étant jamais

au présent se donne toutefois immédiatement en le donnant à soi. Le temps réel sera donc le temps libre comme temps vide du Livre, temps d'étude créateur répondant au et du retrait de l'infini qu'est le présent déprésenté à la présentation. Ce n'est pour lors qu'en tant qu'il accuse et le deuil et la dette du Livre qu'un monde débute assuré en fondement soit en certification de sa fable et ce de fait comme réaction au temps réel qu'est le temps d'étude le recréant et réparant sans cesse qu'il brise sans cesse en responsabilité. Ainsi n'est-il pas donné au juste abîmé au Livre d'entretenir de rapport spontané, c'est-à-dire naïf audit monde et donc d'en tirer profit dont précisément l'étude suspend, ôte l'accès : à quiconque étudie le monde a toujours disparu. En l'exercice continué du penser à la limite du penser et de l'expression, tel encore serait un penser pur n'ayant pas le penser pour essence, qui ne soit autrement dit penser d'une rébellion anarchique au penser ; en l'irréductibilité du penser à la représentation gît son extranéité même. Aussi ne saurait-il être demandé à quiconque d'être son contemporain propre : si la vie invisible n'est telle que parce que son présent n'est jamais *au* présent, c'est qu'à cette condition tient le déphasage décrit de son antériorité paradoxale sur le vivant la recevant passivement qui l'attache sans pouvoir le relâcher ; l'inadéquation du présent de la vie à la présence dit son adhésivité et son déphasage, sa désinvolture, dont l'antériorité phénoménologique est cependant archicontemporaine de sa donation, soit consubstantielle à elle en ce sens : si le présent qu'est la vie ne peut donc être adéquat à la présence en représentation ne peut-il pour autant

jamais manquer (à) qui le reçoit. La manifestation à la visibilité de la présence admise en complétude obnubile la phénoménalité du présent, laquelle contre et réfute la possibilité de sa visibilité à la représentation comme manifestation. La phénoménalité du présent reste lacunaire à la manifestation divisible à la présence. Ce qui mène à nouveau à dire : l'invisible qu'est le présent de la vie se donnant au vivant la recevant passivement n'est pas le contraire du visible, tel le revers d'un recto premier ; l'invisible de la vie est absolu. Le déphasage du vivant quant à sa propre contemporanéité est donc son archicontemporanéité même qu'il joint sans démission, soit l'antériorité de l'étreinte de la vie étant la sienne qui le devance. Telle se comprend la démarche de réduction, laquelle cherchant donc sans nostalgie à reporter en l'antécédence la provoquant requiert celle du primat conféré au visible se déployant en représentation ; la réduction est donc encore celle de la structuration apophantique de la parole. La solitude alors énochale, transcendantale à laquelle mène la réduction n'est de ce fait pas la solitude au monde : aussi bien est-elle communication ; et si inversement dès lors aucune solitude n'est possible dans le monde, c'est qu'aucune communication n'y est possible non plus. Le monde fait écran à la solitude comme à la communication dont la solitude énochale est la seule possibilité. De rencontre entremise par le prisme médian du monde n'est-il : il n'est qu'une rencontre érotique. Ainsi l'élection silencieuse de l'être aimé n'est pas celle du monde laquelle y demeure étrangère comme à son langage. La rencontre que le monde thématise échoue toujours dans le

sens qu'elle obstrue l'écoulement ininterrompu du présent de la vie en nous ; aussi notre rapport à autrui n'est-il pas médié, dont n'existe au contraire la rencontre qu'au préalable du suspens du monde thématized. Jamais aucune rencontre ne peut avoir lieu *dans* le monde. Autrui reste invisible à nous-même : cette invisibilité érotique de la rencontre n'est possible qu'au Livre. La condition de l'individu étant par conséquent celle d'une phénoménalité comme phénoménalité pure, sans advenue, sera celle de la clandestinité comme condition donc de la *littérature* et généralement de la création en soustraction du domaine de l'histoire rabattue à celle, synchronique et étatique d'un monde dialectiquement ratifié, rien n'y parvenant à la validité ontologique et ne s'y trouvant consigné qu'après en avoir pu être prélevé au prétexte d'y avoir paru : à l'horizon sécable du temps spatialisé et objectivé de l'histoire reste soustraite la condition dès lors anhistorique cela veut dire anétatique de l'individu, dont le présent ne saurait jamais verser au dehors valant pour le monde. Cette condition anétatique de l'individu peut donc être également dite anontologique, étant positivement édénique, cela veut dire érotique, exilique : à la littérature revient exclusivement de rendre à cette condition qu'aura proscrite l'histoire à la seule fin d'édification objective et anonyme. La phénoménalité de l'écriture, celle du Livre, n'est pas celle, simulateur, du monde : la phénoménalité du Livre fait exploser la pseudophénoménalité du monde. La déflagration qu'opère l'écriture est celle du messianique, frémissant en tout acte, tout penser sous le vernis étatique de l'histoire : le messianique n'est pas au-delà

de la cité politique. Le messianique se rénove en la répétition, épaisse fibre d'archiprose au présent et virginal et feuilleté, stratifié. Tout acte coule en la passivité de sa donation. Et du fait qu'il coule sinon se tisse en la passivité de sa donation n'est-il de réelle différence entre théorie et pratique, c'est-à-dire entre pouvoir et effectuation pas plus qu'il n'est avec le penser : le textile du *Je* est le textile acosmique de l'univers comme textile de l'histoire sainte, poussière en apesanteur de personne qu'est le citoyen supérieur à savoir l'individu comme civilisé édénique. Ainsi la ville n'est telle qu'à la réception sans condition de l'individu cela veut dire en sa phénoménalité, lequel y évolue détaché du lien au lieu : d'apparaître n'est-il qu'invisible comme *Je* préambulaire à tout décret, tout vote constitutionnel, anarchique et en ce sens messianique dont la part échue à chacun apporte en soi la justice démocratique ; à quiconque le monde a presque tout à fait disparu reste la ville. La ville matérialise la conscience comme veille énochale, vigile passive au et du Livre. La brûlure érotique révèle la vacance de l'individu dont la réponse à la donation qu'il reçoit et approuve sans être en mesure de la refuser précède la constitution dialectique, prismatique du politique étant celle de la Différence à cette donation sans distance précisément. Le politique présuppose cet apparaître anarchique soit donc anéstatique, anhistorique qu'est l'individu révélé à la littérature révélant autrement dit la vie soustraite à toute visibilité et dont le pouvoir se donnant sans défaite revient à la passivité d'un archipouvoir dépourvu du pouvoir d'aller outre ce seuil bordant la représentation qu'il résilie par là même.

Livre du tout dernier jour enserré au bonheur étant le tout premier, tel serait encore le messianique répétant sa fraction, dont l'éclat souffle le déroulement ordinaire du temps spatialisé : si le temps déflagratoire du messianique peut se confondre au temps révolutionnaire, c'est en cela cependant qu'il demeure secret, qu'il soit enroulement et déroulement repris sans cesse comme ce ruban de prose en surimpression nouant amnistie, plaine d'oubliance à celle de la remémoration. Ayant délaissé la grille téléologique de la narration stéréotypique à la vie, c'est donc en renoncement du personnage à la complétude qu'un vers épouse la passion ruinant la société, lequel sans dès lors franchir le seuil de la représentation évoluera en boucle, bobine, soit en répétition d'un motif unique, exhaustion silencieuse à cette graphie blanche, asyllabe, eau et feu de la permutation hétérosexuelle entre masculin et féminin par la circulation séfirotique. Mais à prendre origine en la répétition, tout acte sera directement réparation, formant réponse au retrait de l'infini, trace émise en registre de compte comme au vol en spire, tourbillonnaire entre cour d'en bas et cour d'en haut ; aussi était-ce depuis la vacance définitive de la théocratie qu'il fallait à cette exacerbation ascétique de la structure apophantique devenir pornographie, dont le fantasme vise à détruire la réciprocité dialectique du politique qu'au préalable force la dislocation du signifié. Et si c'est à joindre le spirituel au matériel qu'un palimpseste figure la mémoire, c'est à la mode qu'appartiendrait d'associer la beauté au mouvement dont la fragile effusion, périssable, étant celle *du transitoire à même l'immuable* chercherait à réformer la

violence ontologique naturelle : telle serait l'*élégance comme forme de l'élection* et la noblesse comme effacement, consistant donc à se garder de la vulgarité. En fait la littérature serait surtout circonscription à la lettre du Livre en *contreparole* de la parole ostensive, énonciatrice qu'est la déclaration apophantique. Enfin puisque la littérature se confond à la dissidence afférente au messianique, c'est à répondre de l'apparaître anarchique qu'est l'individu, seul réel anhistorique à savoir anétatique du présent, cela veut dire encore érotique, édénique. Le présent qu'est le présent de l'individu déprésenté à toute présentation et à laquelle seul écrire permet d'accéder équivaut à celle du paradis comme paradis de l'écriture. De même qu'il n'est de paradis qu'à l'écriture qu'écrire seul révèle n'est-il possible d'écrire qu'un paradis. Cette écriture au et du paradis continué comme présent du *Je* dont la subjectivation comme pronom scellé d'une empreinte anarchique à tout procès l'excepte de l'ontologie passivement sera celle d'un enfoncement souverain soit le plus dépensier à la lettre du Livre qui n'en est plus un et jamais n'en fut, relié. Le retrait en déposition de la représentation équivaut à celle de la participation grammaticale. De cela que la vie est invisible parce qu'aucun moment qui prétendrait s'en trouver extrait n'est jamais rien d'elle étant indivisible, qu'une adhésion passive définit l'empêchant de verser donc jamais au jour, cela veut dire se défaire de soi à travers la division qu'est la représentation, autrement qu'il soit impossible à la donation qu'est la vie de cesser de se donner au vivant lequel la reçoit immédiatement, sans qu'aucun écart apposé en écran n'y intervienne,

c'est voir que la vie n'est rien de la mort, et encore : ce qui meurt à et avec la mort n'est jamais *dans* la mort et ne saurait être rien de la vie, et dit autrement de *l'âme*. La distinction doit donc être poursuivie de la vie du vivant comme *Je* passivement donné à la subjectivation, étant le *Je* d'un indivisible penser n'étant pas même *dans le temps* du fait qu'il l'est, textile aspatial, sans alinéa, autant de temps qu'il pense, et pensant par effraction de l'infini en lui, disruptif au solipsisme — et le corps comme chose étendue. Mais la distinction demeure postérieure à un archicommencement, ce reliquat résistant à la réduction qu'est la conscience epochale, préreflexive ou encore édénique, adamique du *Je* comme penser soit une certaine faculté passive de sentir. La réduction reporte en la trame sans ajour du présent déprésenté à la présentabilité de la présence qu'est la représentation : antécédence libre et cependant captive du présent comme répétition anarchique et donc asynchrone, aparticipe, assuétude comme persécution. Ipséité consubstantielle au présent comme présent heureux, parfait bonheur d'une vie au silencieux désintéressement. Telle apparaît la sécession du Livre avec le monde, sinon de la phénoménalité comme écriture même en soustraction de la parution. Le paradis, ce bonheur, demeure anhistorique, enveloppé au tout dernier jour. Immédiation de la remémoration en démemoration : en abrogeant la médiation propre au jour analogique levé en différence de la clarté tierce, ouverte et fondant le constat apophantique, c'est à la phénoménalité *oblitérante* de l'écriture occidentale tissant en défaut de la lettre l'immémorial à l'inoubliable qu'en vérité reconduit donc la

réduction. La donation comme présent déprésenté à la présentabilité, ce temps réel passivement subjectivé qu'est synonymement la durée comme durée en moi n'est qu'exigence continue de création, dont le mode anarchique, à la fois virginal, à savoir agnésique, et cependant condensé, archisaturé, enchevêtré et dès lors autant palingénésique, désintentionnalise le mouvement rattaché au déploiement dialectique de l'histoire restreinte à celle du monde et dont le mépris de la lettre préside à la synchronie. C'est donc en filigrane de l'histoire anonyme qu'un textile flotte, tapisserie à la lettre de l'histoire sainte étant celle de l'individu, celle, sans alinéa, du messianique. La rétroversion de la facture apophantique de la Différence porte à la dissolution du tracé en relief de la ligne émanant d'un linge : tel serait un penser archimoderne du *Je* résiduel à la réduction comme limite amondaine du monde, asymétrie et dissonance musicale épousant l'antériorité anarchique de la vie sur le vivant, soit la nuit de la phénoménalité. Si la répétition répond autrement dit absolument de la donation, c'est en récusation du seuil de la parution cosmique équivalant à la mise en représentation : communication érotique de la répétition, laquelle éprise sans distance de l'intériorité du mouvement et qu'est la donation antérieure à toute antériorité, préoriginale à toute origine sinon désoriginale et à ce titre anarchique, fracture l'idéal de fixité dédié au beau comme étant le vrai. La raréfaction de la césure entre spirituel et matériel allant jusqu'à la désintégration du manteau cérébral sera d'étoffe qualitative ; l'union de l'âme et du corps précède sa distinction, couche d'un mouvement

indivisible, création continue débordant la formalisation. Dire qu'il n'est pas de mouvement mathématique ni mécanique réel, n'étant qu'intérieur en tant qu'effraction messianique du continuum du temps spatialisé, homogénéisé, c'est rappeler qu'à la lecture physique du mouvement va précisément la persistance hylémorphique, étant à la visualisation d'un protomoteur éprise d'immobilité soit autrement dit d'éternité synonyme de stabilité. La division qu'achève la conscience réfléchie consiste avant tout à contracter et synthétiser le réel proche de l'amplitude quantique étant donc mouvant et pourtant appliqué tel un sceau à la subjectivation passive d'un *Je* anarchiquement donné, ce statut royal : si étant indivisible le réel qu'est le présent n'est pas déjà spatial, c'est à pouvoir répondre de la frange d'indétermination de la matière comme mémoire par la création et qu'est à la fin la liberté *comme liberté herméneutique*. Ainsi cette frange créatrice du présent dont la répétition va en avant est-elle ce pronom anarchique.